

Horizons

Celle qui semait la typhoïde

SANTÉ Là où passait Mary Mallon, sévissait le mal. Cas emblématique de porteur sain, sans vouloir l'admettre, elle a fini sa vie en quarantaine

Benoît Lasserre
b.lasserre@sudouest.fr

Si n'était déjà préempté par une vodka-jus de tomate, le surnom de « Bloody Mary » lui irait comme un gant. Mais Mary Mallon a hérité de celui de « Typhoid Mary » ce qui, on en conviendra, donne beaucoup moins soif. À l'inverse de sa presque homonyme et compatriote irlandaise Molly Malone, « Typhoid Mary » est désormais un personnage quasiment oublié, y compris dans son pays, les États-Unis, comme le rappelle Luc Perino, médecin, enseignant et auteur de nombreux livres d'histoire dont un « Darwin pour les nuls » et, publié le 12 mars dernier, « Patients zéro » (1).

Un ouvrage qui a fait son apparition en librairie au moment où celles-ci devaient fermer sur ordre du gouvernement. Un aléa que l'intéressé préfère accueillir avec humour. « Il était d'actualité avec le coronavirus mais il a duré moins longtemps que lui. »

Et c'est justement dans ce dernier bouquin que Luc Perino arrache Mary Mallon aux oubliettes dans lesquelles elle a chuté après avoir connu la première page des journaux, pas toujours à sa gloire d'ailleurs. Mais n'allons pas trop vite... « C'est la première fois qu'on publie un texte en français sur elle dans la littérature médicale », précise l'historien.

Embauchée comme cuisinière

Mary Mallon voit le jour en 1869 dans le comté irlandais de Tyrone. Sa ville natale s'appelle Cookstown, un nom prédestiné pour quel-

qu'un qui va œuvrer sa vie professionnelle aux fourneaux. Comme beaucoup d'habitants de la verte Eirin, elle émigre vers les États-Unis, seulement âgée de 13 ans.

L'histoire singulière de Mary Mallon commence alors qu'elle a 31 ans et qu'elle est embauchée comme cuisinière dans l'État de New York. Deux semaines plus tard, ses employeurs contractent la fièvre typhoïde.

On retrouve la trace de Mary Mallon dans toutes les familles malades, même si la cuisinière affiche une santé étincelante

Mary déménage à Manhattan en 1901. Juste après son arrivée dans une nouvelle famille, plusieurs membres de celles-ci se plaignent de fièvre et de diarrhée. Plus grave, une lingère meurt.

Mary Mallon trouve alors une place chez un avocat, jusqu'à ce que sept des huit membres du foyer soient atteints eux aussi de fièvre typhoïde.

En 1906, elle est engagée à Long Island, et deux semaines plus tard, dix des onze membres de la maison sont hospitalisés, encore pour la fièvre typhoïde. La cuisinière change à nouveau d'emploi mais les contaminations, inexplicables, se répètent.

Mary rejoint ensuite le personnel d'un riche banquier, Charles Henry Warren. À l'été 1906, celui-ci loue une maison de vacances à Oyster Bay où il séjourne avec les

navirus, de « patient zéro », explique Luc Perino. Ce patient zéro du sida, on a longtemps pensé qu'il aurait pu être un Canadien nommé Gaëtan Dugas, qui aurait transmis le VIH à des dizaines de personnes aux États-Unis.

Dans son livre, outre Mary Mallon, Luc Perino évoque des cas célèbres comme le petit Joseph Meister qui permit au vaccin antirabique de Pasteur de franchir le cap de l'expérimentation humaine, ou Phineas Gage, dont le crâne, perforé par une barre à mine, révéla les fonctions du lobe frontal.



Dès sa première quarantaine, Mary Mallon a fait l'objet de nombreux articles de presse. Le surnom de « Typhoid Mary » s'applique, en anglais, à ceux qui répandent involontairement une maladie.

GRAVURE DR

siens et ses domestiques. Et la série noire continue. Six des onze membres de la tribu Warren déclarent la maladie. Les médecins de la région s'étonnent d'ailleurs de cette fièvre typhoïde, inhabituelle à cette époque.

Épidémiologie policière

Mary Mallon passe dans une autre maison, et les infections se poursuivent. Ce qui finit par attirer l'attention sur elle, notamment celle d'un spécialiste des épidémies, George Soper.

« À l'époque, il n'y avait pas tous les moyens techniques de détection dont nous disposons aujourd'hui, souligne Luc Perino. George Soper a procédé comme pour une enquête d'épidémiologie policière en remontant et recoupant tous les cas connus. »

Des coquillages et du lait font office de premiers suspects avant d'être blanchis. En revanche, on retrouve la trace de Mary Mallon dans toutes les familles concernées. Le doute n'est plus permis, même si la cuisinière affiche une santé étincelante.

George Soper rencontre l'Irlandaise et tente à plusieurs reprises de la convaincre qu'elle est porteuse saine du bacille de la fièvre typhoïde. Mais, s'estimant persécutée, Mary Mallon s'oppose à toutes les demandes de l'épidémiolo-

giste. « Nous sommes aux États-Unis où la liberté est sacrée, rappelle Luc Perino. La mise en danger de la vie d'autrui n'est pas condamnable par la justice. Ce n'est qu'avec le sida, dans les années 1990, que contaminer sciemment une autre personne ou un partenaire devient un crime. »

Le département de santé va pourtant utiliser la manière forte. En juin 1907, une ambulance avec à bord le Dr Joséphine Baker (rien à voir avec l'artiste) est envoyée chez Mary Mallon, qui refuse toujours de se prêter à des prélèvements. Elle est finalement conduite à l'hôpital.

Un échantillon de selles s'avère implacable. Elles contiennent autant de bacilles que le sable saoudien de pétrole.

Elle retravaille sous un faux nom

George Soper tente d'être conciliant et propose à Mary Mallon une ablation de la vésicule biliaire où s'agglutinent les bactéries. Fidèle à son comportement et à son Irlande natale, Mary Mallon n'en veut pas. Elle est transférée au Riverside hospital, sur l'île North Brother, où elle va rester trois ans en quarantaine. Ce confinement forcé lui vaut de nombreux articles de presse.

En 1910, les autorités new yorkaises la libèrent, à condition qu'elle

change de métier pour éviter de nouvelles contaminations. Après avoir donné sa parole, elle travaille comme lingère, ce qui rapporte peu d'argent. Mary Mallon se rebaptise alors Mary Brown et reprend un poste de cuisinière... dans un hôpital de New York où, inévitablement, elle contamine plus d'une vingtaine de personnes. L'une d'entre elles meurt en 1915.

Pas besoin de Sherlock Holmes pour deviner que Mary Brown n'est autre que Mary Mallon. Elle est de nouveau arrêtée et remise à l'isolement le 27 mars 1915. Rendue célèbre après sa première quarantaine, Mary Mallon est cette fois comparée à une sorcière. « Elle a menti et triché, explique Luc Perino. Aux États-Unis, c'est un crime impardonnable. Aussi grave peut-être qu'avoir contaminé et tué trois personnes. »

« Typhoid Mary » reste cette fois à l'écart du monde pour toujours, jusqu'à sa mort, le 11 novembre 1938, d'une pneumonie, à l'âge de 69 ans.

Après une autopsie qui confirme qu'elle est porteuse saine de la fièvre typhoïde, l'ancienne cuisinière est incinérée. Vésicule biliaire comprise...

(1) Luc Perino, « Patients zéro, histoires inversées de la médecine », éd. La Découverte, 208 pages, 18 euros.